



TOUS POUR CHACUN, CHACUN POUR TOUS

LA

# SOLIDARITÉ

## JOURNAL DES PRINCIPES

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, sous la direction de CH. FAUVETY.



Pour tous les envois, s'adresser à M. RAISANT, à la *Librairie des sciences sociales*, rue des Saints-Pères, 13.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 5 francs. — Départements, 6 francs. — Étranger, 7 francs.

### SOMMAIRE :

**Bulletin du mouvement philosophique et religieux :** *La situation morale. — L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne. — Une thèse matérialiste à l'École de médecine de Paris. — Discours de réception de M. Jules Favre à l'Académie française. — Conférences de M. Chavée. — La religion et la politique de la Société moderne par Herrenschnneider, par le Dr Landur. — Correspondance. — Le christianisme progressif. — Bulletin bibliographique.*

**AVIS.** — Les Bureaux du Journal sont transférés à la librairie des Sciences sociales, rue des Saints-Pères, 13. — Nous rappelons, à cette occasion, aux personnes en retard pour le paiement de la deuxième année de vouloir bien en acquitter le montant dans le plus bref délai.

### BULLETIN

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

#### La situation morale.

Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corruption dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait

à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

En sommes-nous là?

Non, car le salut dépend encore de nous; mais si notre génération faillit à la tâche, qui sait si pour nos fils il sera encore temps!

Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort?

Nous l'espérons, mais il y faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau.

\* \* \*

Dès avant 1848, nous étions de ceux qui pensaient que la question politique ne pouvait se résoudre *indépendamment* de la question sociale: aussi fondions-nous en octobre 1847 (1) le

(1) Avec Jules Viard, mort il y a deux ans.

*Représentant du peuple*, journal destiné à devenir l'organe des intérêts alors trop méconnus des travailleurs.

A la suite de 1851 et 1852, il nous fut démontré qu'il existe entre la politique et la religion une connexité non moins étroite qu'entre la politique et l'économie sociale : c'est pourquoi, en 1853, nos efforts unis à ceux de quelques amis (1) parvinrent à fonder et à maintenir pendant trois ans la *Revue philosophique et religieuse*, qui, ouverte aux systèmes les plus divers pourvu qu'ils tendissent au même but, l'émancipation de la conscience par la science et la libre raison, produisit ce premier et désirable résultat d'appeler l'attention des esprits sérieux sur les questions fondamentales en philosophie et en religion.

La *Revue*, dénoncée par les rancunes cléricales, dut cesser de paraître en janvier 1858; mais elle n'avait pas agité en vain le drapeau multicolore de la libre pensée : l'arbre mis à terre revécut en de nombreux rejetons, l'individu devint groupe; chaque idée ayant ses partisans voulut avoir ses organes; la philosophie pénétra de plus en plus dans les revues, et comme les grands journaux hésitaient à lui donner place, elle eut ses publications périodiques : peu à peu une presse philosophique se forma, et aujourd'hui elle a conquis sa place au soleil.

Bien que le cercle des lecteurs des publications philosophiques se soit beaucoup agrandi dans ces dernières années, que de gens ignorent encore l'existence de ces journaux, ou bien négligent de les lire! C'est un tort. Impossible, sans eux, de se rendre compte de l'état des âmes. Les organes de la philosophie contemporaine ont encore une autre portée, ils préparent les questions que les événements poseront bientôt, et qu'il sera urgent de résoudre. Il ne faut pas s'y tromper : derrière les abstractions de la philosophie, il y a des réalités sociales, et si les écrivains ne montrent pas plus souvent les conséquences pratiques de leurs idées ou de leurs systèmes, il ne faut l'attribuer qu'aux exigences d'une loi qui leur interdit toute excursion dans

(1) La *Revue philosophique et religieuse* eut pour principaux fondateurs et rédacteurs assidus MM. Ch. Lemonnier, Léon Brothier, Ch. Fauvety, Massol, Ch. Renouvier, Dr Chouippe, Ch. Le-maire, mais bien d'autres écrivains y furent admis à exposer leurs systèmes : on lit parmi ses collaborateurs les noms de MM. E. Littré, Louis Jourdan, Adolphe Guérault, Dr Guépin de Nantes, Ch. Michelet de Berlin, Ausonio Franchi, A. Constant (Eliphas Lévi), Ad. Vaillant (de Bucharest), Alfred Dumesnil, H. Cros, E. de Pompéry, Ch. Lambert, qui y exposa la métaphysique saint-simonienne; L. de Tourreil, qui y enseigna la religion fusionnienne; F. Broussais, qui y défendit le physiologisme de son père (tous trois morts depuis); M. de Lombrail, qui y publia son exposition du Positivisme philosophique et religieux d'Auguste Comte; Mme d'Héricourt, Mme Angélique Arnaud, MM. Pecqueur, Cantagrel, Ch. Potvin, E. Grimard, A. Castelnau, Ernest Morin, Eug. Noël, A. Guillemin, L. Ménard, etc., etc. Ces noms représentent presque tous des talents éminents, mais des doctrines bien diverses, et dont la plupart semblent s'exclure.

le champ de l'économie et de la politique. Mais toutes ces discussions qui passent au-dessus du gros public sans éveiller son attention, vont demain peut-être passionner les foules. Il est vrai qu'alors les questions auront pris un caractère concret et seront suscitées par les événements. C'est ainsi que la question romaine, en se posant à l'aide du *Syllabus* et se poursuivant au bruit du canon et des fusils Chassepot, est venue apprendre à bien des gens qu'il y avait une question catholique, mais beaucoup ignorent encore que la question catholique n'est qu'un des aspects de la question religieuse et que celle-ci intéresse l'ordre social tout entier.

Certes la confusion est grande dans la presse philosophique, c'est un peu la tour de Babel : chacun y parle sa langue et s'y préoccupe bien plus de couvrir la voix du voisin que d'écouter ses raisons. Chaque système aspire à être seul, et exclut tous les autres. Mais il faut se garder de les prendre au mot dans leur exclusivisme. Il n'en est peut-être pas un qui ne représente quelque point de vue légitime. Tous passeront : la vérité seule est éternelle, mais aucun d'eux peut-être n'aura été complètement stérile : pas un n'aura disparu sans ajouter quelque chose au capital intellectuel de l'humanité. Le matérialisme, le positivisme religieux et le positivisme philosophique, l'indépendantisme (qu'on me pardonne ce barbarisme, il n'est pas de moi), le criticisme, l'idéalisme, le spiritualisme, le spiritisme — car il faut compter avec ce nouveau venu qui a plus de partisans que tous les autres ensemble; — et d'une autre part, le protestantisme libéral, l'idéalisme libéral, et même le catholicisme libéral : tels sont les noms des principales bannières qui, à des titres divers et avec des forces inégales, se trouvent représentées dans le camp philosophique. Sans doute il n'y a point là d'armée puisqu'il n'y a ni obéissance à un chef, ni hiérarchie, ni discipline, mais ces bandes aujourd'hui divisées et indépendantes peuvent être réunies par un danger commun. Le danger, c'est cette épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout! Le danger, c'est cette immense armée de célibataires des deux sexes avec son organisation si savante, si unitaire, si écrasante! Le danger, c'est l'utilité sociale des fonctions que ses soldats remplissent, et plus que tout cela, la superstition, l'ignorance, la misère de ce qui est en bas, et l'hypocrisie, l'égoïsme, la couardise de ce qui est en haut!

Le mouvement philosophique auquel nous assistons précède de peu de temps le grand mouvement religieux qui se prépare. Bientôt les questions religieuses passionneront les esprits comme le faisaient naguère les questions sociales, et plus fortement encore. Puisse alors l'esprit du moyen âge ne pas dominer dans les

conseils du gouvernement ! Puisse le bras séculier résister aux impulsions de l'intolérance catholique ! Que l'ordre doive se fonder par une simple évolution de l'idée chrétienne ramenée à sa pureté primitive, comme le pensent quelques-uns, ou par une espèce de fusion des croyances sur le terrain vague d'un déisme judéo-chrétien, comme l'espèrent d'autres hommes de bonne volonté, ou, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, par l'intervention d'une idée plus large et plus compréhensive, qui donne à la vie humaine son véritable but, le premier besoin pour l'époque où nous sommes, c'est la liberté : liberté de penser et de publier sa pensée, liberté de conscience et de culte, liberté de propagande et de prédication ! Certes, au milieu de tant de systèmes en présence, il est impossible qu'on ne voie pas s'ouvrir une phase de discussions ardentes, passionnées, désordonnées en apparence ; mais cette phase préparatoire est nécessaire comme l'agitation chaotique est nécessaire à la création. Comme les éclairs et la foudre dans l'atmosphère terrestre, le brassement des idées agite l'atmosphère moral pour le purifier. Qui peut craindre l'orage, sachant qu'il doit rétablir l'équilibre troublé et renouveler les sources de la vie ?

#### L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne.

Qu'il nous soit permis de prendre note de ces paroles de M. Duruy, qui font partie du remarquable discours prononcé par M. le ministre de l'instruction publique à la séance des sociétés savantes, le 18 avril 1868 :

« Il (le gouvernement) a une telle foi dans le triomphe nécessaire de la vérité, qu'il ne redoute même pas l'erreur ; il croit tant à la puissance de la raison, qu'il est convaincu que les bonnes causes n'ont rien à craindre des faux systèmes. C'EST POURQUOI IL RESPECTE LA LIBERTÉ PHILOSOPHIQUE MÊME DANS SES ÉCARTS, tant que la loi commune ou les règlements particuliers à de grands corps n'en sont pas offensés. »

Voilà qui n'est pas inspiré par l'esprit du moyen âge.

L'esprit du moyen âge parle tout autrement. Ecoutez-le :

« De cette source infecte de « l'indifférentisme » dé-  
« coule cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce  
« délire (*deliramentum*), qu'il faut assurer et garantir à  
« qui que ce soit la liberté de conscience. » On prépare  
la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opi-  
nions, pleine et sans bornes, qui se répand au loin  
pour le malheur de la société religieuse et civile. Quel-  
ques-uns répètent avec une extrême impudence qu'il  
en résulte quelque avantage pour la religion. « Mais,  
« disait saint Augustin, qui peut mieux donner la mort  
« à l'âme que la liberté de l'erreur ? » En effet, tout frein  
étant ôté qui puisse retenir les hommes dans les sen-  
tiers de la vérité, leur nature inclinée au mal tombe

dans un précipice ; et nous pouvons dire avec vérité que le puits de l'abîme est ouvert, ce puits d'où saint Jean vit monter une fumée qui obscurcit le soleil, et sortir des sauterelles qui ravagèrent la terre. De là le changement des esprits, une corruption plus profonde de la jeunesse, le mépris des choses saintes et des lois les plus respectables répandu parmi le peuple, en un mot le fléau le plus mortel pour la société, puisque l'expérience fait voir de toute antiquité que les États qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par ce seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés.

« Là se rapporte cette liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur... Quel homme en son bon sens dira qu'il faut laisser se répandre librement des poisons, les vendre et transporter librement, les boire même !... la discipline de l'Église fut bien différente dès le temps des apôtres, que nous lisons avoir fait brûler publiquement une grande quantité de mauvais livres... « Il faut combattre avec force, dit Clément XIII, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, dans ses lettres encycliques sur la proscription des livres dangereux, « il faut combattre avec force, autant que la chose le demande, et tâcher d'exterminer cette peste mortelle, « car jamais on ne retranchera la matière de l'erreur « qu'en livrant aux flammes les coupables éléments du « mal. » D'après cette constante sollicitude avec laquelle le saint-siège s'est efforcé dans tous les temps de condamner les livres suspects et nuisibles, et de les retirer des mains des fidèles, il est assez évident combien est fautive, téméraire, injurieuse au saint-siège, et féconde en maux pour le peuple chrétien, la doctrine de ceux qui non-seulement rejettent la censure des livres comme un joug trop onéreux, mais en sont venus à ce point de malignité qu'ils la présentent comme opposée aux principes du droit et de la justice, et qu'ils osent refuser à l'Église le droit de l'ordonner et de l'exercer. »

Ce qui précède est extrait de la lettre encyclique du pape Grégoire XVI, *Mirari vos*, 15 août 1832, et a été expressément confirmé par la lettre encyclique du pape Pie IX, *Quanta cura*, 8 septembre 1864, et la doctrine contraire se trouve condamnée par le *Syllabus*. Ce sont donc bien là les principes immuables de l'Église romaine, tels qu'ils ont régné durant les siècles de foi, et tels qu'ils sont toujours imposés obligatoirement à la conscience de tous les fidèles.

Or l'esprit moderne réprovoque ces doctrines et repousse ces procédés inquisitoriaux et inconciliables avec l'idée que l'on se fait aujourd'hui de la liberté et de la dignité humaine. L'esprit moderne inspire aux chefs des États des paroles comme celles-ci : « Multiplions l'instruction sous toutes les formes ! » L'esprit moderne met au-dessus de toutes les souverainetés la souveraineté de la science, et un ministre se trouve qui le proclame dans un toast solennel. C'est l'esprit moderne qui anime ce ministre, lorsqu'après avoir représenté le champ de la science et le